

sa fille, l'ayant confiée aux soins d'un de ses propres amis, M. Alexandre Blanc, dont les propriétés étaient dans la ville méridionale de Vienne, où elle alla demeurer.

Pouvoir quitter Paris, auquel ils étaient attachés, et aller s'établir à sa ville natale, semble avoir été un rêve plein de déception pour M. Blanc et pour elle. Son mari ne pouvait habiter le vieux domaine, que peu de temps à la fois, parce qu'il avait tant d'affaires qui le réclamait à Paris. Elle devait rester seule de temps à autres dans cette ville étrangère, remplie d'intérêts locaux dont elle ne connaissait rien, et parmi des étrangers. Sous peu ils retournèrent à Paris. Son père mourut dans l'intervalle, et elle fut reçue à bras ouverts, par sa mère. C'est ici que naquit son fils, quand elle n'avait guère que dix-sept ans. Dès lors elle abandonna définitivement la propriété de Vienne.

Un changement décisif se fit très tôt dans sa vie. Elle vit qu'elle avait atteint le moment où son talent littéraire, qui n'ayant jamais été tout à fait assoupi, devait se réveiller dans toute son énergie. "La disparition du peu de fortune que j'avais, dit-elle, justifia le développement et l'affirmation de mes talents littéraires. Par conséquent, j'ai toujours considéré la pauvreté comme une amie obligeante parce qu'elle me mit la plume fermement à la main. Quoique j'eusse déjà longtemps écrit pour mon propre amusement, je ne m'étais vue qu'une fois devant le public, et, ce qui est encore assez curieux, j'avais fait ce début en anglais. J'avais traduit un livre du vicomte de Noé, un de nos amis qui avait publié dans la *Revue des Deux Mondes*, ses épisodes dans la guerre de la Crimée. J'ai toujours soupçonné le colonel de Noé, qui était Anglais du côté de sa mère, d'avoir retouché mon manuscrit, avant de le publier."

Son institutrice anglaise était heureuse de trouver une élève tellement reconnaissante. Mme Blanc fait continuellement référence à cette douce amie. "C'est à elle que je dois ma passion pour la littérature anglaise, dit-elle. Elle me mit à lire des livres bien au-delà de mon âge, mais que je comprenais bien. Après les romans de

"Waverley," je fus transportée par Washington Irving, qui fut ma première connaissance avec l'Amérique.

"C'est à cette époque que ma mère contracta un second mariage avec le comte d'Aure, écuyer de l'empereur Napoléon III. C'était un homme supérieur, sous tous les rapports, ajoute Mme Blanc. C'est lui qui fut ma providence littéraire. C'est par lui que je fis connaissance avec George Sand, cette femme de génie, que je visitai à Nohant, et qui m'aida de ses conseils et de son encouragement. Elle me recommanda en vain à Buloz (qui était alors rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, par les vastes capacités du



MADAME BLANC
l'h. Bentzon

quel la revue distinguée a atteint la haute position qu'elle ne pourra jamais perdre, entre les mains de Brunetière,) quoique cependant mes talents auxquels elle croyait, ne fussent pas mûrs pour la *Revue des Deux Mondes*. "A vingt-deux ans, je n'aurais pas pu faire ce que vous faites," George Sand me dit un jour. Mais c'est à feu M. Caro, le renommé professeur de philosophie, à la Sorbonne, lui-même écrivain admirable, que je suis le plus redevable pour des conseils littéraires. Il me fit faire un cours de littérature, jouant le rôle de guide à travers vaste quantité de lecture solide, et critiquant mon travail avec une sévérité bienveillante."

On peut mettre à profit l'expérience de Mme Blanc, lorsqu'elle fut recommandée à la *Revue* par George Sand, qui était alors à l'apogée de sa popularité. Le rédacteur, comme bien d'autres d'ailleurs, préféra se servir de sa propre opinion et insista que le travail doit se recommander lui-même. Cette idée prévaut encore maintenant; on s'épargnerait, de part et d'autres, beaucoup de peine, si les écrivains voulaient se reposer sur leurs propres productions et ne demandaient pas la recommandation d'autres auteurs, aux rédacteurs, qui doivent toujours se servir de leur propre jugement.

L'heure allait sonner quand M. Buloz devait trouver une des histoires de Mme Blanc, dans les pages du *Journal des Débats*; c'était celle qui est intitulée *Un Divorce*, et il ne perdit point de temps à engager le jeune écrivain à devenir un de ses membres de rédaction. Dès lors, les pages de la *Revue* se sont toujours ouvertes pour elle. Il y avait dix ans que Mme Blanc écrivait pour les journaux, quand elle publia *Un Divorce*, elle était donc faite à la besogne, et dès ce jour de son succès prononcé, jusqu'à maintenant, elle n'a jamais cessé d'écrire. Son ardeur est vraiment quelque chose de phénoménal! Un résumé complet de ses écrits, jusqu'à ce jour, n'est pas facile à trouver, on pourrait même dire impossible. Trois de ses romans ont été couronnés par l'Académie française: *Constance*, *Tony*, *Un Remords*. Le dernier roman de Mme Blanc, *Tchlovek*, ne doit pas passer sous silence. Il est conçu et exécuté avec la liberté que donne le travail mûri, et avec tout son charme d'antan, auquel elle a ajouté la connaissance des conditions et de la pensée modernes. Ce n'est pas seulement une œuvre de maître, mais c'est aussi une œuvre qui montre et la croissance et un art achevé.

Mme Blanc ne s'est pas mise seule au milieu d'une toile pour tisser des histoires. Elle a beaucoup vécu dans le monde, souvent avec des compagnons d'œuvres des plus distingués, et a embrassé avec enthousiasme les occasions qui se sont présentées pour étendre le cercle de ses intérêts. Ces occasions ont été si variées que l'on réalise à la fin, sinon au commencement, qu'il y a dans ses veines quelque